

[150] *La Moïsade* *

La Moïsade, éd. Antony McKenna, «La Moïsade : un manuscrit clandestin voltairien», *Revue Voltaire*, 8 (2008), p.67-97, et in Voltaire, *Œuvres complètes*, tome 84, Oxford, Voltaire Foundation, à paraître 2019, d'après les *Œuvres complètes de M. Fréret* (Londres, 1775), IV, p.150-62, et le ms Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, *Recueil de mémoires sur l'Écriture Sainte, ayant appartenu à l'abbé Sépher*, ms B.M. 10 (703 - R.300, 704, 851).

J'ai parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, et partout j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme partout, et n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses et accablantes, incapable de concevoir un infini, et de me comprendre moi-même¹ ; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une religion absurde qui anéantit toute divinité, j'étais prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables; lorsque tout à coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu, qu'un pur esprit, qu'un être simple, qu'un être souverainement parfait. Je cours; je vole parmi les juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être instruit, je demande des livres, je lis ; que de grandeur, que de puissance, que de merveilles² !

Il ordonne : et aussitôt des esprits dégagés de toute matière, des hommes composés d'un corps et d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieus, les astres qui l'éclairent, les mers qui l'entourent, les [151] fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un ouvrier intelligent, un créateur tout-puissant³.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables ; quoi de plus heureux !

Je continue cependant ma lecture ; ah ! que je suis trompé ! Cette admirable perspective qui avait d'abord ravi mon esprit et enchanté mes sens, ces idées pures et consolantes qui avaient enflammé mon cœur et presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparaît pour ne faire place qu'à des objets hideux et révoltants. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremise de son serviteur Moïse et de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte^s, je crois errer dans le^t champ de l'imposture ; tout porte le sceau du fanatisme ; tout est marqué au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie.

* Nous adoptons comme texte de base celui des *Œuvres complètes de M. Fréret* (Londres, 1775, tome IV, p.150-162), malgré quelques erreurs évidentes de lecture que nous signalons dans les notes textuelles. Malgré ces fautes, le texte imprimé est plus complet que celui du manuscrit aixois et il a été plus largement diffusé au XVIII^e siècle. Nous avons consulté les manuscrits suivants : Aix-en-Provence, Méjanes ms 10 (703) ; Jérusalem, JHUL HS EH 48 E 6 ; Londres, Wellcome Institute, ms 1577. Nous remercions Miguel Benítez de nous avoir permis de consulter ses notes sur le manuscrit de Jérusalem et sur celui de Londres.

Annotation critique. Nous simplifions ici la présentation du texte en supprimant les variantes – qui arguent d'ailleurs toujours en faveur de la supériorité de notre texte de base. Le lecteur qui s'intéresserait au détail de l'annotation critique la trouvera dans notre édition, «*La Moïsade : un manuscrit clandestin voltairien*», *Revue Voltaire*, 8 (2008), p.67-97

¹ Écho du fragment célèbre de Pascal sur les « deux infinis » : éd. Port-Royal (Paris, G. Desprez, 1670, 1678), chap. XXII : « Connaissance générale de l'homme » ; Lafuma 199 ; Sellier 230.

² Émerveillement qui tranche avec la critique sévère de la Genèse que propose M^{me} Du Châtelet dans ses *Examens de la Bible*, que nous avons pu consulter dans l'édition critique établie par B. E. Schwarzbach (Paris, Honoré Champion, 2008). Quelques parallèles entre notre texte et les *Examens* – qu'on trouvera ci-après – sont intéressants, car ils témoignent d'une inspiration philosophique commune, mais nous n'avons pas trouvé d'indice convaincant permettant de soupçonner que M^{me} Du Châtelet ait pu jouer un rôle dans la composition de *La Moïsade*.

³ Résumé de Genèse, 1, évitant la création *ex nihilo* et conduisant à une conclusion déiste, puisque l'existence et la sagesse du Dieu organisateur de la matière sont annoncées par l'ordre de sa création.

Dieu trace sur le front d'un des enfants du premier homme les traits de sa colère, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frère, et le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son père⁴.

[152] Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *penitet*⁵. Quel blasphème ! Quoi ! Dieu serait-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux ? Aurait-il pu, par défaut de connaissance et de capacité, former un ouvrage mauvais, et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle ? Serait-il Dieu en même temps, et ne le serait-il pas ? Quelle horrible impiété, quel monstrueux paradoxe !^{ad}

L'univers entier est à peine sorti du néant et des mains de son créateur, et déjà je vois les cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre ses cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt la surface de la terre, renverse, détruit tout ; l'univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivait périt⁶.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu, qui a connu sa faute et qui s'en est repenti en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, va sans doute la réparer en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur arrêt est déjà porté⁷. Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil ; un de ses enfants (Cham) le surprend dans une posture indécente et fait de cette posture un badinage auprès de ses frères. Noé, qu'inspire son Dieu, apprend à son réveil la conduite de son fils. Il entre en fureur et maudit Cham avec toute sa postérité. Ah ! Cham ! Qu'as-tu fait et pourquoi es-tu né ? Tes descendants, qui formeront la plus grande partie du monde, seront nécessairement réprouvés ; et [153] ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien⁸.

Mais les années et les sages avancent. Je vois paraître avec gravité de grands personnages qui n'ont su dans leur temps que garder des troupeaux, de vénérables patriarches, l'ornement de l'histoire et de leur siècle⁹.

Dans la suite, Abraham, père des croyants, modèle de la foi des juifs et des chrétiens, est le seul sur qui Dieu, parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur et qu'il punit pour n'avoir pas les lumières qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle et se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendants ; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle :

⁴ Caïn et Abel : Genèse, 4, 8-14. Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « L'histoire de Caïn qu'on lit au chapitre 4 est digne de suivre celle de la création. Dieu reçoit le sacrifice d'Abel et rejette celui de Caïn sans qu'on en voye aucune raison ; Caïn choqué de cette préférence tue son frere pour s'en venger, et Dieu pour le punir du meurtre de son frère luy dit qu'il sera vagabond par toute la terre, et Caïn luy repond, [...] *Quiconque me trouvera me tuerà*, et Dieu trouve cette crainte si bien fondée, qu'il luy met un signe pour l'empêcher d'être tué ; ce qui a encore confirmé l'opinion des préadamites. Car en supposant avec les chrétiens qu'Adam ait été le 1^{er} homme, qui pouvoit tuer Caïn ? ».

⁵ *Penitet* : Genèse, 6, 6. Voir Voltaire, *La Bible enfin expliquée* (1776), chap. 1, M, t. 30, p. 24, n. 4 : « Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît ; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre ». Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moïse nous dépeint Dieu dans la Genèse comme un ouvrier qui fait son ouvrage pièce à pièce, qui est six jours à faire le ciel et la terre, et qui se repose le septième, comme s'il étoit las d'avoir trop bien employé sa semaine. Il nous le représente comme capable de jalousie, de colere, de vengeance, de repentir, enfin avec tous les deffauts des hommes : si Dieu vouloit se depeindre d'une façon sensible, il devoit du moins se peindre avec les qualités qui font respecter les hommes et non pas avec celles qui les font haïr, ou mépriser... ».

⁶ Le Déluge : Genèse, 6, 7, et 7, 17-24.

⁷ Voir aussi *Questions sur l'Encyclopédie*, 4^e partie (1771), article « Déluge universel », M, t. 18, p. 330 : « Je ne comprends pas comment Dieu créa une race pour la noyer, et pour lui substituer une race plus méchante encore ». Cf. aussi M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Il n'y a personne qui ne s'imagine qu'après avoir noyé tout le genre humain pour ses crimes, Dieu fera du moins que la race de Noë qu'il a choisie parmi tant d'autres pour perpetuer celle des hommes sera une race vertueuse qui sera à luy sans partage : mais point du tout... ».

⁸ Noé et Cham : Genèse, 9, 22-27.

⁹ Ironie qui caractérise la réception de l'ouvrage de l'abbé Fleury, *Les Mœurs des Israélites, où l'on voit le modèle d'une politique simple et sincère pour le gouvernement des états et la réforme des mœurs*, Paris, 1681. Voir, par exemple, les formules de Voltaire citées ci-dessus, n. 21.

il lui ordonne donc, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique¹⁰. Quelle preuve ! Abraham, qui ne connaît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de père, repousse une mère tendre qui demande grâce pour un innocent, étouffe tous les sentiments de la nature et de la pitié, et monte par toutes les horreurs au comble de la perfection ; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, le bûcher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche ; il sent qu'il est père, il tremble, il craint, il hésite, il combat, il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin et lève le bras pour égorger Isaac, et va frapper... Arrête, monstre, arrête ; ton Dieu t'aime, et je te déteste.

Isaac, échappé à la vertu féroce d'un père dé- [154] naturé, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle et cassé de vieillesse, va rejoindre ses aïeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu ? Deux enfants, ennemis déclarés dans les entrailles même[s] de leur mère, vont le [faire] connaître. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime pour en faire un sujet heureux et l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain, et abandonne Ésaü qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colère¹¹.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Ésaü naisse criminel à vos yeux, sans ajouter encore à son malheur une haine particulière qu'il n'a point méritée ? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher ; alors qu'il soit en butte à vos coups, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. Levez-vous, mon père, dit Jacob à Isaac, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Ésaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé et donnez-moi votre bénédiction. Ce sont bien les mains d'Ésaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob.

Ne craignez rien, Isaac, bénissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frère. Votre Dieu, qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire et le fera père d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob ! Si j'étais maître du tonnerre, je vous écraserais d'un coup [155] de foudre. Mais la sentence est prononcée. L'amitié du Très-Haut, la rosée du ciel, la graisse de la terre, seront votre partage. Vos descendants égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom sera l'effroi de toutes les nations, et l'infortuné Ésaü, qu'un tendre respect a toujours rendu attentif aux ordres de son père, qui s'est fait un plaisir de lui obéir et un bonheur de lui plaire, Ésaü sera l'esclave de son frère et l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux ! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit ? Sont-ce des hommes que l'on extermine ? Le ciel va-t-il se confondre avec la terre ? L'univers va-t-il rentrer dans le néant ? Dieu veut écraser l'Égypte ; il lui faut un prétexte, il en trouve. Allez, dit Dieu à Moïse : dites à Pharaon, je suis celui qui est, *Ego sum qui sum*¹². Je vous ordonne de laisser à mon peuple la liberté de sortir de vos états pour venir sacrifier dans le désert. Hommes, [femmes,] enfants, vieillards, troupeaux, je veux tout, et je veux être obéi. Pharaon ne vous écouterait point ; sa sentence est prononcée, il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable et faire fondre sur l'Égypte les trésors de ma fureur. J'ai formé

¹⁰ Abraham : Genèse, 22, 1-10. Cf. M^{me} Du Châtelet, *Examen de l'Ancien Testament (loc. cit.)* : « [...] craignant apparemment qu'Abraham n'abusât de ses bontés, [Dieu] se met à le tenter, et luy propose la chose du monde la plus révoltante, d'immoler luy-même son fils Isaac qu'il luy avoit donné par miracle dans sa vieillesse. Mais heureusement Dieu se contenta de l'obéissance d'Abraham et ne voulût pas le sacrifice. Je laisse à penser l'idée qu'une telle conduite devoit donner de Dieu à Abraham, et s'il ne devoit pas penser que le sang humain pouvoit quelque fois luy plaire et que ce n'étoit que par une grace spéciale qu'il luy avoit remis la vie de son fils... ».

¹¹ Isaac, Jacob et Ésaü : Genèse, 27, 1-41. Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Il n'y a guere dans l'écriture de chose plus révoltante que l'élection de Jacob et la réprobation d'Esau, dont elle ne donne aucune raison ».

¹² Exode, 3, 14. Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Mais ce qu'il y a de plaisant c'est que Dieu ironiquement répond à cette question de Moïse et luy dit, *Ero qui ero. Je serai ce que je seray*, verset 14. Car c'est là le sens du texte hebreu que la Vulgate et les Septantes ont traduit par *Ego sum qui sum, Je suis celui qui suis* ; ce qui fait un beau sens, mais contraire au texte ».

le cœur de l'homme; j'en suis le maître; je le meus, je le fais agir comme il me plaît ; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéisse point. Pharaon endurci et nécessairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par sa désobéissance ma justice à couvert de tout reproche¹³. Allez, ne craignez rien, je serai partout avec vous, et l'on connaîtra que je suis le Seigneur votre Dieu.

[156] Moïse, de simple berger devenu ministre du Très-Haut, qu'il dit avoir vu dans un buisson, la face cachée et ne lui montrant que son derrière¹⁴, Moïse, dis-je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon, que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moïse, ses ordres et son Dieu. Moïse éclate, Dieu frappe, et déjà je vois des rivières de sang arroser les campagnes et mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner¹⁵.

Des insectes de toutes espèces forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil, et fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlèvent ce que les insectes avaient épargné. Le ciel est tout en feu; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, et des flammes dévorantes achèvent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé, saisi d'horreur, je me sauve, et tout à coup des ténèbres palpables me surprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paraît enfin. Quel objet frappe ma vue ! Le roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulcères. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres, des millions de malheureux qui ne connaissent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part et qui portent néanmoins la peine de son crime et d'un crime involontaire.

[157] L'orage se dissipe, un autre succède. Une peste générale enlève un chef à chaque famille. Le trône, [l]a ville, la campagne, rien n'est épargné. Les animaux mêmes, qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périclent et semblent en expirant accuser le ciel de cruauté¹⁶; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur règnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël; sortez de l'Égypte, prenez, volez, pilliez aux Égyptiens, à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain¹⁷; et après avoir tout saccagé, sauvez-vous, brigands, dans les déserts.

¹³ Sophisme grossier qui témoigne de l'imposture du Dieu de l'Ancien Testament... Voir l'article « Moïse » du fonds de Kehl : « Il paraît contradictoire et injurieux à l'essence divine que Dieu, s'étant formé un peuple pour être le seul dépositaire de ses lois et pour dominer sur toutes les nations, il envoie un homme de ce peuple demander au roi son oppresseur la permission d'aller sacrifier à son Dieu dans le désert, afin que ce peuple puisse s'enfuir sous le prétexte de ce sacrifice. Nos idées communes ne peuvent qu'attacher une idée de bassesse et de fourberie à ce manège, loin d'y reconnaître la majesté et la puissance de l'Être suprême » (M, t. 20, p. 108-109).

¹⁴ Exode, 3, 2-6 et 33, 11-23. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Âme » : « Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse, qui parlait à Dieu face à face et qui ne le voyait que par derrière, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article [de l'âme] » (OCV, t. 35, p. 316, var., nous soulignons). C'est une plaisanterie qu'affectionne Voltaire. Voir aussi l'article « Moïse » : « [...] vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé avec Dieu face à face et tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière ! [...] » (OCV, t. 36, p. 392, nous soulignons), et, dans la même veine, *La Bible enfin expliquée*, chap. 2, M, t. 30, p. 121. Cf. aussi M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « 'Et j'oterais ma main et vous verrez mes parties de derrière ; mais pour ma face vous ne pouvez pas la voir.' Tout cela marque que le Dieu des Juifs avoit des parties visibles. On se tire de là, comme on peut... ».

¹⁵ Annonce des plaies d'Égypte : Exode, 6, 17-21.

¹⁶ L'auteur renvoie implicitement à un argument de Bayle, *Dictionnaire*, article « Rorarius » : l'innocence des animaux, qui ne sont pas des machines, est élevée en objection à la Justice divine. Voir aussi Voltaire, *La Bible enfin expliquée*, chap. 1, M, t. 30, p. 24-25, n. 4 : « Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché ». Cf. aussi M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « [...] d'ailleurs pourquoi noyer tous les animaux du ciel et de la terre parce que les hommes étoient méchants ? ».

¹⁷ Derrière cette accusation de « pillage » des richesses égyptiennes, on pourrait s'attendre à voir poindre aussi une idée qui est absente de notre texte : celle que les juifs ont pris aux Égyptiens leurs richesses culturelles, c'est-à-dire leurs principales croyances, et notamment celle de l'immortalité de l'âme. Cette idée fait l'objet de la deuxième des *Lettres à Serena* de Toland (Londres, 1704), que Voltaire a pu connaître pendant son séjour à Londres et dont il existe une traduction clandestine : voir John Toland, *Lettres à Serena et autres textes*, éd. T. Dagron, Paris, Honoré Champion, 2004. Bolingbroke s'approprie cette idée (*Philosophical works*, London, 1754, Essai II, section 3, t. I, p. 325 et suiv. ; Essai III, section 5, t. II,

Mais l'Égypte possède encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bientôt cesser d'être, ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse, Pharaon à leur tête, flotter au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars, et leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage et donne aux enfants de Jacob les trésors qu'ils n'ont pu enlever¹⁸.

Chantez, Moïse, chantez les louanges de votre maître, que le peuple se prosterne, et tous ensemble célébrez la puissance, mais surtout la miséricorde et la tendresse infinie de votre Dieu qui vient d'éclater par la perte de ses enfants.

Une colonne de feu brille sur ma tête, le jour paraît et tout à coup ce feu se change en un nuage épais, qui sans priver de sa lumière garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage et ce peuple qu'il va conduire¹⁹.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude ! [158] Deux millions d'hommes sortent de l'Égypte ; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau²⁰ ! Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paraît avec éclat, porté sur les nues, un législateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute sa gloire, donne ses ordres à Moïse et grave sur deux tables de pierre ses lois suprêmes, dont il rend dépositaire le chef d'Israël²¹. Moïse, plein de l'esprit de son Dieu, instruit de ses devoirs, quitte à peine son maître qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie et le son de plusieurs instruments. Un veau d'or élevé par le peuple, de l'aveu de son frère Aaron, comme l'objet de son culte, est ce qui d'abord frappe sa vue. Que va-t-il faire ? Il entre en fureur et, sacrilège par zèle, il brise le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excès. Que quiconque a du zèle pour le Seigneur se joigne à moi, s'écrie-t-il. Une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage, qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le Seigneur est irrité, il veut être vengé. Plus les victimes que vous immolerez vous seront chères, plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilège ! Je vois les satellites de Moïse semblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Israël, voler de tente en tente et porter partout avec eux la fureur, la mort, le carnage, l'horreur. Hommes, femmes et enfants, tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle²² pour leur [159] Dieu les anime. Dieu lui-même les agite ; ils ne sont plus des hommes, mais des monstres furieux, insensibles à la vue des membres palpitants et du sang de leurs plus proches parents ; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu transporte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son père, là fument encore les entrailles d'un père égorgé par son fils ; plus loin, un époux sanguinaire et dénaturé poignarde du même

p. 316 et suiv. ; fragments 15, 29, 71, 75). Mais Voltaire, au contraire, souligne le fait que Moïse n'enseigne pas la doctrine de l'immortalité de l'âme : voir *Dictionnaire philosophique*, articles « Âme », « Moïse », *in fine*, et la citation ci-dessus, n. 39.

¹⁸ Le passage de la mer Rouge : Exode, 14, 8-31.

¹⁹ Exode, 13, 21-22. Voir aussi J. Toland, *Tetradymus. Containing I. Hodegus : or the pillar of cloud and fire ; 2. Clidophorus [...], 3. Hypatia [...], 4. Mangoneutes : being a defence of Nazarenus*, London, 1720.

²⁰ Exode, 16, 3. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous ; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer ; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim et de fatigue dans les déserts horribles d'Éthan, de Cadés-Barné, de Mara, d'Élim, d'Oreb et de Sinai ? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, et vous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos pères ! » (*OCV*, t. 36, p. 391-392). Cf. M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moyse dit à Dieu, dans cette occasion, une chose fort absurde, c'est que les habitans de Can[a]jan diroient que 'Dieu n'ayant pû faire entrer les Israélites dans la terre promise, il les avoit fait mourir dans le désert'. Comme s'il étoit plus difficile de donner la victoire à une armée de six cent mille hommes que de les faire mourir. Cependant cette raison persuada Dieu et il ne tua son peuple que petit à petit ».

²¹ Exode, 19-20, et 31, 18.

²² Voir l'article « Zèle » du fonds de Kehl : « Celui de la religion est un attachement pur et éclairé au maintien et au progrès du culte qu'on doit à la Divinité ; mais quand ce zèle est persécuteur, aveugle et faux, il devient le plus grand fléau de l'humanité » (M, t. 20, p. 631).

coup et son innocente femme et le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage²³.

Arrêtez, enfants de Lévi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, et votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre temps. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut, vous que sa gloire intéresse ; que la rosée du ciel tombe sur vos terres humectées du sang de vos proches ; que l'huile et le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons et en troupeaux ; que vos descendants peuplent la terre, et que leur nombre soit comparable aux grains de sable et aux^{cy} atomes²⁴.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourants, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenants[,] Dathan et Abiron reprochent avec respect et soumission à Moïse sa fourberie, son orgueil extrême et le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan et Abiron, vous périrez ; mais périrez-vous seuls ? Non : vos femmes, vos enfants, vos troupeaux, [160] tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre et déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfants de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron. Des serpents monstrueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent partout l'effroi et la consternation, et ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bientôt détruire. Je les aperçois déjà faibles, pâles, livides et expirants sous les coups redoublés d'une divinité terrible²⁵.

L'œuvre est consommée ; l'Égypte est anéantie ; les enfants de Jacob sont descendus chez les morts ; ministres et prêtres du Très-Haut, Moïse et Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Égypte vont conduire les enfants des morts dans une terre si souvent promise et si chèrement achetée²⁶.

Petit-fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, écoutez pour la dernière fois votre chef que vous allez perdre : *Haec dicit Dominus*. Voici les décrets de l'Éternel. Vous avez vu périr vos pères, et vos enfants à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges ; vous aurez des rois. Juges, rois, peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine et la lèpre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans lois, errants par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut et l'exécration des hommes²⁷.

²³ Exode, 32, 1-28. Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, et votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, et nous le donne pour l'adorer ; et au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, et vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple » (OCV, t. 36, p. 392). Cf. Voltaire, *Un chrétien contre six juifs* (1776), § 5 (« Du Veau d'or ») et § 10 (« De vingt-trois mille juifs égorgés par leurs frères »). Cf. aussi M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Moïse qui avoit si bien sçu appaiser la colere de Dieu ne sçut pas modérer la sienne. La tribu de Lévi [...] qui pourtant avoit adoré le veau d'or, comme les autres, se rangea à ses cotés par son ordre, et parcourant le camp de l'orient à l'occident, ils tuerent tout ce qu'ils rencontrèrent et il y eut dans ce jour 23 mille Israélites de tués, lesquels cependant n'étoient pas plus coupables que les autres, et ce fut par cette belle action que la tribu de Lévi mérita d'être consacrée au service du Seigneur et son zèle dans cette occasion est souvent loué dans l'Écriture. C'est apparemment pour leur ressembler que les Inquisiteurs qui sont leurs successeurs brûlent charitablement les gens pour le bien de leurs âmes. Aaron le plus coupable de tous n'est point puni... ».

²⁴ Pastiche du style « fleuri », « oriental » de l'Écriture : cf. Exode, 35, 5-9.

²⁵ Nombres, 16, 3-33.

²⁶ Nombres, 33, 1-56. Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Judée » : « La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham, *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate*. (Genèse chap. 15) [§] Hélas mes amis ! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours des esclaves. Promettre et tenir sont deux, mes pauvres juifs. [...] Adieu, mes chers juifs ; je suis fâché que terre promise soit terre perdue » (OCV, t. 36, p. 264-266).

²⁷ Voir Voltaire, *Des juifs* (1756), M, t. 19, p. 525 : « On dit communément que l'horreur des juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie ; mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Chanaan, et la haine que les nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de peuples que leurs voisins, ils crurent en les abhorrant détester toute la terre, et s'accoutumèrent ainsi à être les ennemis de tous les hommes ».

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! Quelle modération dans un Dieu souve- [161] rainement juste, sage et miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi²⁸, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avait épuisé les trésors de sa providence et fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entière²⁹ ! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnaître et adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?

Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs ; que la terre, irritée comme le ciel, de ta perfidie et de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels et t'engloutisse : monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre les semences empoisonnées du plus horrible et du plus détestable fanatisme dont elle est encore malheureusement infectée ; que ta mémoire abominable reste en horreur dans tous les siècles et chez tous les hommes, et périssent ceux qui la révèrent³⁰ !

Et vous, peuple furieux et insensé, hommes vils et grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez³¹... Allez, reprenez vos livres, et éloignez-vous de moi.

Réflexions

Ce libelle, plus rempli d'invectives et de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisserait pas cependant de faire quelque impression sur un esprit qui ne serait pas encore bien affermi dans les principes de la religion chré- [162] tienne. C'est pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte ne sont envisagés que du mauvais côté, et que s'il y en a quelques-unes qui paraissent contraires à la raison et injurieuses à la divinité, il faut se souvenir que Dieu est impénétrable dans la plupart de ses desseins, et qu'il n'appartient pas à l'homme, dont l'intelligence est si bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité jusqu'au sanctuaire de cette divinité inaccessible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le temps. Les choses les plus simples sont au-dessus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets mystérieux de la divinité ? Contentons-nous de nous taire et d'adorer.

Réplique

Je n'ai jamais attaqué la religion, que je respecte ; mais j'ai attaqué la superstition, qui en prend le masque et qui la défigure. Avant que de semer de bonnes graines dans un terrain, il

²⁸ Même ironie dans l'article « Judée » du *Dictionnaire philosophique* : voir ci-dessus, n. 51. Cf aussi M^{me} Du Châtelet (*loc. cit.*) : « Voilà donc l'histoire du Pentateuque finie, il faut avouer que c'étoit bien la peine de faire tant de miracles et tant de mal aux hommes pour faire sortir les Israelites d'un beau et bon pays comme l'Egypte pour les faire errer 40 ans dans les déserts de l'Arabie et qu'il est plaisant d'avoir plus de 600 mille hommes fuyans devant Pharaon et errans dans les déserts pendant 40 ans ; le tout par les soins du Dieu tout-puissant. N'étoit-il pas plus court et plus expédient de leur donner tout d'un coup l'Egypte dont Dieu avoit presque détruit tout le peuple à force de miracles, au lieu de faire exercer aux Israelites des cruautés inouïes contre les Cananéens et cela pour donner à son peuple bien aimé le plus vilain petit païs du monde. Car le païs de Canaan est couvert de rochers, et jamais Dieu n'a même donné à son peuple ce qu'il avoit tant de fois promis de luy donner ».

²⁹ Refus implicite des miracles, qui s'appuie peut-être sur la conception malebranchiste d'un univers digne de la majesté, de la sagesse et de la toute-puissance divines : cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Miracles » : « Selon les idées reçues nous appelons miracle la violation de ces lois divines et éternelles » (*OCV*, t. 36, p. 373-374).

³⁰ Voir Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse » : « Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, et tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime » (*OCV*, t. 36, p. 393).

³¹ Les croyances religieuses reflètent la culture d'une société ; le fanatisme et la superstition reflètent la barbarie du peuple : voir, par exemple, l'article « Idole, idolâtre, idolâtrie » du *Dictionnaire philosophique* : « Une populace grossière et superstitieuse... » (*OCV*, t. 36, p. 211), et d'autres remarques sur ce thème dans l'article « Superstition » ; dans les *Lettres philosophiques*, la lettre 3 souligne l'origine humble de Georges Fox et la grossièreté et la simplicité de ses premiers disciples. Voir surtout, *Dictionnaire philosophique*, article « Abraham » : citation ci-dessus, n. 21.

faut en arracher les ronces et les épines. Il faut que le philosophe prépare les esprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer et à les convaincre.

Fin